2

Les plus anciennes traductions latines

L'un des miracles de la diffusion de l'Evangile fut un merveilleux œcuménisme, faisant éclater les barrières linguistiques. Luc ne met-il pas au seuil des Actes le charisme de la Pentecôte, réponse à la confusion de Babel ? Le latin, en particulier, ne pose aucun problème[1]. Paul n'en a besoin ni pour écrire aux Romains, ni pour se promettre des voyages apostoliques de l'Illyrie à l'Espagne. Et si Marc accumule tant de latinismes que l'on pense qu'il fut écrit à Rome, c'est une preuve de plus que les chrétiens y parlaient grec. Dans toute la Méditerranée, c'est alors la langue véhiculaire. Les convertis appartenaient sans doute à une classe de « métèques », où les juifs circulaient à l'aise; en de tels milieux, moins on est scrupuleux en fait de purisme linguistique, plus aisément on peut communiquer.

C'est au même niveau qu'il faut situer les essais, improvisés, fragmentaires, pour présenter en de nouvelles langues des expressions bibliques, puis, à un certain moment, des textes plus étendus. Essais fugaces, qu'on ne songera ni à dater ni à localiser; mais ils auront contribué à définir un vocabulaire et un style, facteurs décisifs pour la préhistoire des traductions plus cohérentes. Variable selon les lieux,

1. Cf. G. BARDY, *La question des langues dans l'Eglise ancienne*, Paris, 1948. Présentation savante et bibliographie de ce qui touche le Nouveau Testament : *Die alten Übersetzungen des Neuen Testaments. Die Kirchenväter und Lektionare*, éd. K. ALAND, Berlin, 1972; et surtout la contribution de B. FISCHER, *Das NT in lat. Sprache*, pp. 1-92, sur laquelle je m'appuie souvent. J'ai moi-même esquissé une synthèse sur « Le traduzioni » (gréco-latines), dans *Patrologia*, III, éd. ital. A. DI BERARDINO, Rome, 1978, pp. 185-240.

ce vocabulaire se rattachait à l'usage oral d'une communauté contrainte d'exprimer de manière originale et neuve ses institutions et ses thèmes caractéristiques.

Les textes de base

A l'origine, la Bible s'identifiait à la Loi et aux Prophètes, non en hébreu, ni dans la bonne recension grecque des manuscrits alexandrins. La vieille version latine de presque tous les livres montre des accords fréquents avec la tradition qui, beaucoup plus tard, prévaut à Antioche, et que l'on attribue au martyr Lucien († vers 311)[2]. Il est difficile de dire si ces leçons viennent de Syrie, ou si elles représentent un texte commun au Ier siècle. Il faut noter d'ailleurs qu'à côté de l'Ancien Testament intégral, on constate l'influence de recueils d'extraits, de *Testimonia* messianiques, dont la teneur avait été retravaillée, « améliorée » sur l'hébreu ou les adaptations araméennes (Targums), adaptée à son nouveau contexte théologique et apologétique[3]. Ces prophéties, particulièrement utilisées, ont dû se trouver traduites en priorité, ce qui a compliqué le développement de la Bible latine.

Avant même que se constitue à côté de l'Ancien le Nouveau Testament, Mémoires et Epîtres des Apôtres, hautement appréciés, ont circulé dans les Eglises. On donne le nom de texte « occidental » à la recension que l'érudition moderne a connue d'abord à travers les vieilles versions latines ou, en citations, chez des Pères comme Irénée; le terme est justifié, mais n'est pas limitatif, car la même recension est apparue aussi dans de vieilles versions syriaques ou dans les commentaires d'Ephrem. Elle est jugée moins proche des originaux que la recension élaborée à Alexandrie par des philologues professionnels, dans un plus grand respect du texte des auteurs. Le texte occidental est marqué par une élaboration bien déterminée. Vite éliminé par son concurrent alexandrin, il s'est transmis en de mauvaises conditions, et il ne peut guère être reconstitué en tous ses détails. On ne peut néanmoins le considérer comme l'œuvre de copistes sans compétence, aux variantes libres et capricieuses; il comporte quantité de retouches savantes, inspirées de passages parallèles, adaptées à la situation de l'Eglise

2. Ce jugement d'ensemble demanderait infiniment de nuances — et de recherches — si l'on devait passer aux cas particuliers. Sur la recension « lucianique », cf. B. M. Metzger, *Chapters in the History of NT Textual Criticism*, Leiden, 1963, pp. 1-41.

3. Cf. la mise au point récente de P. Prigent, *Les Testimonia dans le christianisme primitif. L'épître de Barnabé et ses sources*, Paris, 1961 (avec des réserves du même, *Justin et l'Ancien Testament*, Paris, 1964); plus récent encore et très suggestif, E. Lupieri, *Il cielo è il mio trono*, Rome, 1980. Et *inf.* le chapitre de P. Monat (p. 499).